

Patrimoine vivant, mode de vie ancestral et tourisme culturel

Jean-Claude Jay-Rayon and Brigitte Morneau

Number 55, December 1992, January–February 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jay-Rayon, J.-C. & Morneau, B. (1992). Patrimoine vivant, mode de vie ancestral et tourisme culturel. *Continuité*, (55), 31–37.



Vue du village d'Hébertville après la construction de l'église en pierre en 1881. À gauche, de chaque côté de la rivière des Aulnaies, on aperçoit un moulin à farine et un moulin à scie. Cette photo d'époque, comme à Chemainus, pourrait servir de modèle de base pour réaliser une murale évocatrice de l'évolution concernant le patrimoine bâti. Photo: Archives nationales du Canada, n° PA 23324.

Patrimoine vivant, mode de vie ancestral et tourisme culturel

Le projet de la paroisse mère du lac Pikouagami : le village d'Hébertville, berceau de la colonisation du Lac-Saint-Jean.*

par Jean-Claude Jay-Rayon en collaboration avec Brigitte Morneau

Lorsqu'il s'agit de mise en valeur patrimoniale, le réflexe s'effectue surtout dans le sens de la préservation et de la conservation, accompagné d'une ouverture plus ou moins marquée vers l'exposition, la diffusion et l'accès public.

Ainsi naissent les grands musées urbains et les plus petits en région et dans les localités. De plus, c'est dans la prolongation de ce principe que sont rénovés à l'infini les façades, manoirs et maisons ainsi que certains lieux historiques.

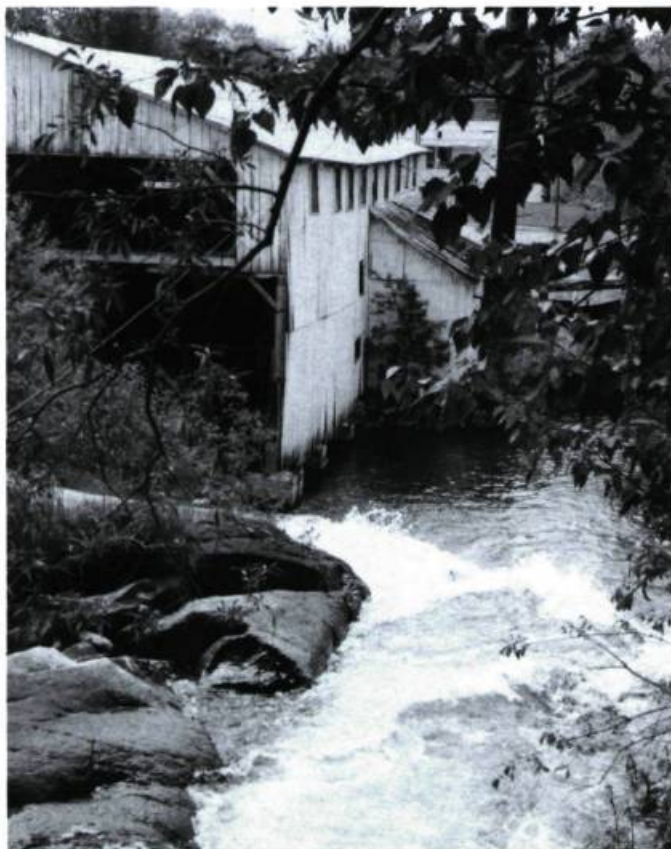
Trouvons-nous là matière à contestation? Sûrement pas! D'autant plus en ce qui concerne les pays riches, qui veulent à tout prix appuyer leur avenir sur une forte légitimité historique! Dans ce cas, trouvons-nous là sujet à réflexion? Assurément, en ce qui a trait à l'accès au patrimoine «vivant», ce laissé-pour-compte des sites et lieux patrimoniaux qui, il faut le reconnaître – et ce, pour toutes les clientèles confondues –, manquent d'un élément fon-

damental: la vie au présent-passé.

On dénote sur ce plan une importante lacune et, par conséquent, le non-initié ne comprend pas toujours le bien-fondé de tant d'énergies et de ressources investies à sauvegarder des objets ou des environnements souvent «inanimés»¹.

Cette préoccupation est telle qu'on nous suggère de plus en plus de ne pas transformer les quartiers, villages et cités historiques en musées et d'y

* Pikouagami signifie «lac plat» en langue montagnaise, communément appelé lac Saint-Jean.



Le moulin à scie datant de 1851 est toujours en fonction et représente un élément particulièrement intéressant du patrimoine industriel vivant et productif. Sur l'autre berge de la chute, le moulin à farine et le moulin à carder furent malheureusement détruits et jamais reconstruits. Photo: Jean Désy.

conserver un minimum d'actes de vie coutumiers. Ce qui s'avère relativement simple à réaliser partout dans le monde où la vie ancestrale a conservé une réalité dans le temps présent – partout sauf en Amérique du Nord, à l'exception peut-être de quelques communautés agoréligieuses qui survivent encore hors du temps.

En fait, le domaine muséologique et patrimonial se trouve aujourd'hui, sur le plan culturel, devant le même dilemme soulevé dans les années 60-70 concernant l'utopie bio-écologiste et la question naturelle. Doit-on conserver l'homme dans son milieu de vie ou le déporter, comme ce fut le cas dans la plupart des parcs nationaux et provinciaux²? Devra-t-on accepter, au nom de la conservation de la culture, ce qui s'est malheureusement vécu au nom d'une illusoire conservation de la nature végétale et animale à l'état «pur»?

Pour qu'il en soit autrement, il faudra songer à

réintroduire davantage, et quelquefois de toutes pièces, une vie humaine d'époque au sein même des vieilles pierres et des sites patrimoniaux plus ou moins «vides»³ que nous avons rebâti à grands frais. Leur attrait futur en dépend directement.

C'est donc dans le cadre de cette démarche novatrice que s'inscrit le projet d'Hébertville, c'est-à-dire dans cette volonté d'offrir aux visiteurs – qu'ils soient touristes ou autres – une image concrète du mode de vie passé. Et cela, à même les murs⁴ de ses principaux édifices patrimoniaux et par l'intermédiaire de vastes murales extérieures.

Le dernier point à prendre en considération consiste à savoir si cette même volonté locale est récente ou encore fort ancienne. En somme, si le concept s'avère une construction intellectuelle abstraite ou s'il repose sur une réalité appartenant elle aussi au patrimoine humain.

Aucune construction architecturale récente, ou animation muséale – qu'elle soit à la fois grandiose, interactive et talentueuse –, ne peut vraiment supplanter le geste humain dans une époque et un environnement donnés. Au sommet de ce principe se placent quelques rares sites au monde qui, comme en Australie, contiennent encore des Aborigènes, dont le mode de vie n'a que peu «évolué» au cours des millénaires et qui se confondent avec leur passé, dans le moment présent.

C'est le cas par exemple de Kakadu, où «ont été recensés plus de mille sites comportant des manifestations artistiques» (UNESCO, 1992, p. 10), ou d'Uluru, dans le désert central australien. Dans ces deux espaces, le patrimoine vivant est des plus authentiques et sa conservation par l'UNESCO était devenue impérative.

À l'opposé mentionnons les États-Unis qui, pour mettre en valeur une partie de leur héritage culturel, n'ont pas hésité à le reconstituer en «totalité», de façon à vivre eux aussi une page d'histoire. C'est le cas, entre autres, de Williamsburg en Virginie, de Mystic Seaport au Connecticut ou de Old Sturbridge Village, au Massachussets. Ces trois sites reproduisent de façon «authentique» le mode de vie au XVIII^e et au XIX^e siècles, à l'époque des baleiniers. Des dizaines de sites similaires ont d'ailleurs été constitués.

Il est intéressant de noter qu'à la fois en Australie et aux États-Unis, la vie des personnes domine le concept patrimonial et non la simple rénovation des bâtisses ou l'ex-

position d'objets à l'intérieur de celles-ci.

Chez nous au Canada, et plus précisément à Chemainus, une petite ville autrefois habitée par les bûcherons, une approche muséale semblable s'est développée et s'est depuis largement répandue. Le concepteur du projet muséal du village d'Hébertville, au Lac-Saint-Jean, s'en est d'ailleurs inspiré.

À l'origine, le problème de Chemainus était simple: la petite cité périlait et il s'agissait de la relancer en s'appuyant sur l'industrie culturelle et touristique. Allions-nous mettre sur pied un musée forestier, rénover un moulin à scie, bâtir un centre d'interprétation ou encore une base de plein-air? En fait, il en fut tout autrement.

Un photographe immigrant nommé Karl Schutz emprunta tout simplement le concept de murales peintes à la Roumanie et à un site religieux et le transposa avec intelligence à cet endroit.

L'idée retenue s'appuyait fortement sur la représentation des gens qui avaient participé à la construction de la ville. Ainsi on représenta, à l'aide d'une trentaine de peintures géantes, tous les événements et personnages qui avaient meublé l'histoire populaire. La réussite allait être immédiate⁵.

En huit ans, une petite bourgade quasi inconnue (à l'histoire commune) devint «the little town that did!» puis, dans le même élan, la «world's largest permanent outdoor art gallery», créant plus de 80 petites entreprises éconoculturelles et touristiques.

LES MURALES: UNE EXPRESSION CULTURELLE «VIVANTE»

Nous devons reconnaître que la décision de peindre des murs ou des façades est intimement confondue avec l'évolution de l'homme et des sociétés. Cette expression fait dorénavant partie de la «mémoire du monde»⁶! Bien avant



«The Gathering» – 1986. Peint par Pierre Hardy à partir d'une photo des années 20. Dimensions: 25 x 15 pieds. Athens, Ontario. Photo: Brigitte Morneau.

«Turkey Fair Day» – 1986. Peint par Lynn Baker. Murale effectuée à même le mur, 45 x 23 pieds. Athens, Ontario. Photo: Brigitte Morneau.



l'invention de l'écriture, la peinture des falaises – qui sont en quelque sorte des façades naturelles – ou des auvents rocheux, des grottes éoliennes et autres et plus tard des murs, a toujours été reliée à une forte et authentique manifestation des communautés locales.

Qu'il s'agisse des chasseurs-cueilleurs présents 15 000 ans avant Jésus-Christ, des habitants actuels de Chemainus en Colombie-Britannique ou du village d'Athens en Ontario, tous ont procédé à partir d'une même et profonde intention: représenter avec éclat, couleur et imagination, les scènes et les actes de vie quotidiens. Ce qui, au fil des années et des siècles, est devenu un témoignage patrimonial vivant.

Nous pouvons constater, avec une certaine modestie intellectuelle, qu'aucun musée ou bâtiment historique, qu'aucun objet, fût-il précieux et superbement mis en valeur, ne génèrent une émotion aussi directe et intense qu'une fresque peinte et qui montre à l'homme d'aujourd'hui comment vivait celui d'autrefois. Plus particulièrement si cette représentation s'inscrit à même une rue, un site naturel ou une maison ancienne.

Que le village d'Hébertville ait alors choisi de développer cette forme d'expression culturelle ouverte et accessible n'a donc rien d'étonnant puisqu'elle s'avère universelle et qu'elle transcende toutes les cultures. Mais qu'il



«The General Store», Smith Falls, Ontario. Boutique de souvenirs, de jouets et d'antiquités. Murale de 30 x 15 pieds. Le chien, les enfants et les pigeons sont peints en trompe-l'œil de façon à accentuer le réalisme de la scène. Photo: Brigitte Morneau.

«Turkey Fair Day» – 1986. Plan en détail, peint sur l'annexe de la maison principale et qui montre combien les personnages peuvent exprimer le climat de la vie d'autan. 23 x 9 pieds. Athens, Ontario. Photo: Brigitte Morneau.



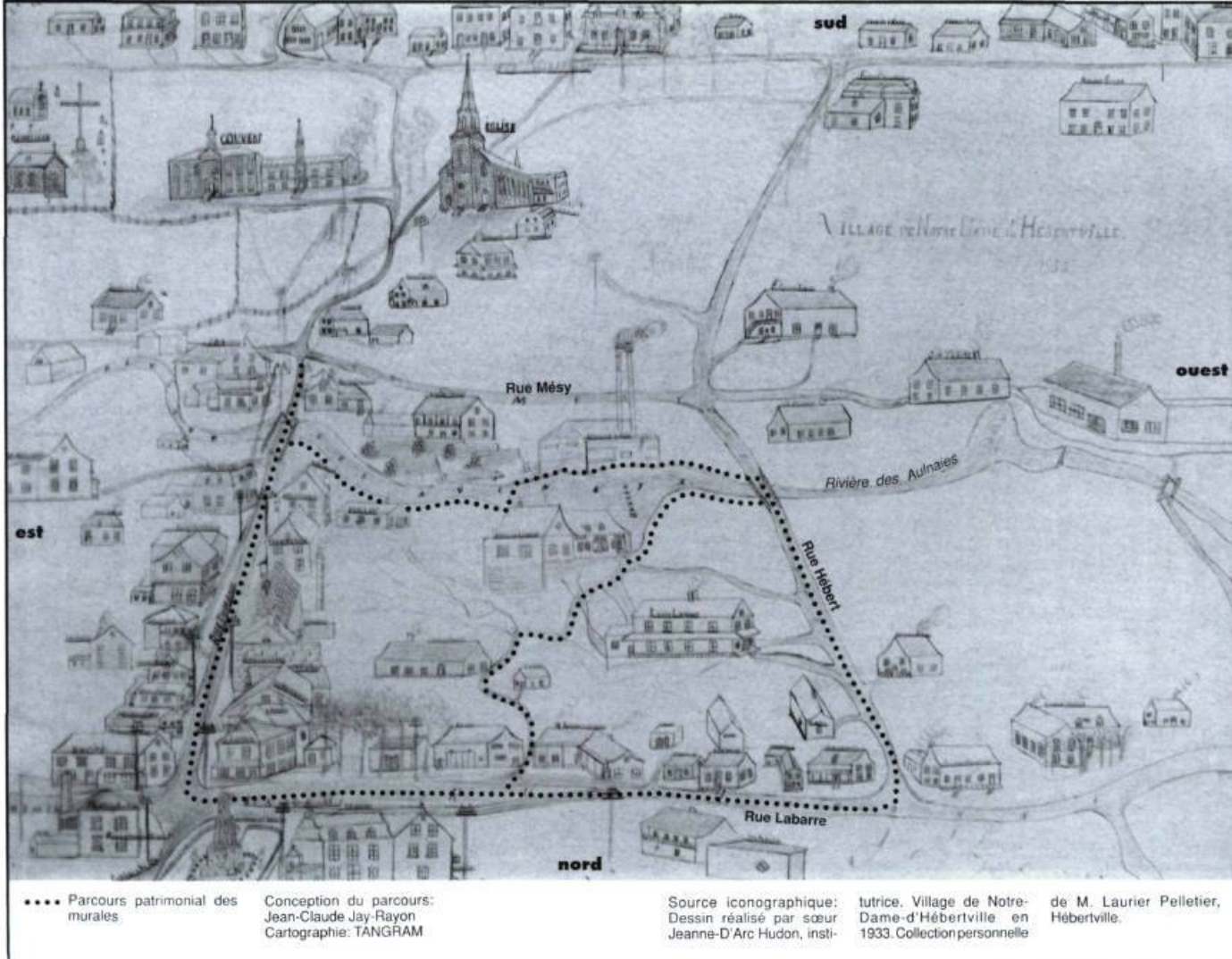
projette de représenter son propre passé de façon aussi originale et inusitée au Québec, cela mérite qu'on s'y attarde!

RAMENER LA VIE PASSÉE DANS LE PRÉSENT

La principale question qui surgit, en développant avec les gens d'Hébertville le nouveau concept de mise en valeur patrimoniale, a non seulement porté sur le choix des éléments humains à privilégier, mais aussi sur la dimension à leur octroyer dans l'espace physique du village. En d'autres termes, il ne s'agit pas de vou-

loir simplement ressusciter des actes de vie ancestraux, mais de leur donner une ampleur historique qui nous rappelle l'épopée et qui puisse frapper l'imagination des résidents et visiteurs.

Là encore, nous avons dû faire appel à des données scientifiques issues de disciplines comme l'ethologie¹, l'écologie humaine, la neuropsychologie, la proxémie... À titre indicatif, nous pouvons dire qu'il ne s'agit pas seulement de peindre un mur scénique pour que cela devienne beau, attractif et efficace, jusqu'à retenir l'attention et sus-



LE QUADRILATÈRE AUX MURALES

Le carré patrimonial devant supporter les murales peintes comprend la rue Labarre, la rue Turgeon, la rivière des Aulnaies et la rue Hébert, avec une extension vers la rue Mésy afin d'englober le magasin général¹¹.

Il comprend une vingtaine d'espaces proxémiques¹² dans lesquels viendront s'inscrire une quinzaine de murales évocatrices des différentes époques. Ce choix permettra la réalisation de murales relatant des tranches historiques propres au village d'Hébertville:

- 1647: le «patrimoine vivant» sera rattaché aux Amérindiens, aux coureurs des bois, aux missionnaires et aux commerçants de fourrures;
- 1849: on constatera la vie des constructeurs du village et des défricheurs de terres arables;
- 1850-1890: on pourra voir la vie pastorale, familiale et religieuse à la fin du XIX^e siècle;
- 1870-1900: cette époque présentera ce qui se rapporte aux industries, soit le moulin à bois, le moulin à farine et le moulin à carder, les marchés et commerces généraux.

De nombreux thèmes populaires rattachés à la vie quotidienne du village sont développés et seront représentés de façon picturale. Il s'agira par exemple des noces, de la procession religieuse, des labours, semailles, moissons et fenaisons, du marché aux bestiaux, de commerces, des artisans d'antan, etc. Ils seront représentés de façon à correspondre à des événements précis et authentiques, mais aussi à une lecture facile pour le touriste.

citer une profonde émotion; une sensation de vrai, d'authentique et de grandiose doit également s'en dégager.

Il s'agit dans ce cas de procéder à un choix judicieux des scènes à peindre, des couleurs et des formes que prendront les œuvres, du sens du parcours patrimonial, des éléments en trompe-l'œil... Bref, connaître et respecter un certain nombre de facteurs déterminants⁶ qui, s'ils sont escamotés, peuvent mener un tel projet à un désastre culturel et esthétique. En fait, lors d'une telle démarche, le «barbouillage» expressif et instinctif est forcément exclu.

Enfin, ajoutons que le projet d'Hébertville a aussi puisé aux sources de l'art monumental et environnemental contemporain tels le Land art, le Earthworks, le Pop art et le Folk art, autant de courants de pensée et de réalisations encore peu connus au sein des

régions du Québec⁹. D'ailleurs, le projet d'Hébertville n'est pas le seul concept du genre qui soit en élaboration. D'autres projets concernant le patrimoine agricole, techno-industriel, sacré, maritime et amérindien sont actuellement en gestation.

VIVRE LE PATRIMOINE À TRAVERS LE PRISME DU TOURISME

Selon M. Cyril Simard, architecte et ethnologue, «réinsérer les monuments historiques dans la vie sociale, y réintroduire l'activité des hommes, voilà une formule désormais rentable, le vieux bâtiment gagne sa vie; et la vie a tout à gagner» (Simard, 1989, p. 25). Dans le cas d'Hébertville, c'est tout le village qui risque d'en avoir pour son argent!

Toutefois, pour qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire pour que le patrimoine vivant fasse par-



L'arrivée en radeau du curé Hébert par le lac Kénogami. Tableau exposé dans l'église d'Hébertville-Station. C'est en 1849 que le curé Hébert et ses compagnons se rassemblèrent à la chute des Aulnaies où sera construit le village d'Hébertville. Les caractéristiques naturelles de la chute permirent aux colons de construire deux moulins «sans avoir besoin de faire les frais de chaussées et de dalles». (Pierre-Maurice Hébert, Le curé Hébert. Un siècle d'histoire, 1810-1888, Éditions de l'Écho, 1988, p. 86). Photo: Jean Désy.

tie intégrante des industries culturelles et qu'il génère des emplois directs et des petites entreprises lucratives, il s'agit de lui trouver une clientèle à la fois nombreuse et payante. Le tourisme culturel est dans ce cas un moyen parfaitement approprié, pour peu que l'on accepte et que l'on comprenne certaines règles élémentaires.

À priori, si l'on veut que la mise en valeur patrimoniale serve de ressource à la fréquentation touristique, celle-ci doit être conçue tel un produit de qualité offert à un client (le touriste). Autrement dit, il faut le prendre en considération et adopter des critères bien précis de qualité et de... spectacle. Ce qui, en général, est bien différent d'une mise en valeur académique, tournée vers la recherche et le seul coup d'œil des initiés.

À cet effet, Marc Laplante et Louise Trottier

Cette maison date de 1860-1862. Elle fut aussi le lieu du premier magasin général d'Hébertville. À l'heure actuelle, elle assume toujours ses deux fonctions originelles, à la fois familiale et commerciale. Mme Paule Jean et M. Laurier Pelletier, après avoir élevé leurs enfants, l'ont réaménagée en auberge patrimoniale de type gîte du passant.

Photo: Jean Désy.

(1988, p. 10) affirment clairement que la «mise en valeur spécialisée en fonction du touriste – que certains appellent «sacralisation» – opère la transformation d'une ressource en attraction. L'attraction touristique n'existe pas comme telle: elle est toujours «fabriquée» par la société qui reçoit le touriste». Ou encore par la localité, comme à Hébertville.

En ce sens, il ne s'agit donc pas d'informer le public en dépensant une petite fortune en prospectus et en disant que l'on a un circuit patrimonial quelconque à parcourir, un ancien magasin général à visiter, une histoire à raconter, des bâtiments anciens ou récents à montrer et une église ancienne où aller prier, tout cela pour intéresser et encore moins retenir le touriste¹⁰. L'information doit succéder et non précéder la construction réelle du produit culturo-touristique.

Dans le cas d'Hébertville, on compte procéder de



PROCESSUS ET ÉTAPES DE RÉALISATION DU PROJET MUSÉAL D'HÉBERTVILLE

Un développement endogène avec apport extérieur de connaissances

Printemps 1989

Un cours sur mesure de 300 heures est conçu par la firme Écart-Tangram et concerne une nouvelle approche économique et environnementale du tourisme régional. Cette pédagogie adaptée sert de déclencheur au projet d'ensemble.

Été-automne 1990

La municipalité d'Hébertville par l'intermédiaire de l'Université Laval, dans le cadre d'un laboratoire de maîtrise en aménagement récréo-touristique régional, sollicite un plan d'aménagement-développement de type PCL¹³. Cette démarche permet de situer sur le terrain le potentiel culture-nature du territoire municipal.

Hiver, printemps et été 1991

À la suite de la formation initiale et pendant l'élaboration du PCL, deux TPE¹⁴ sont fondées sur une base privée, soit une auberge et une agence réceptive.

1991-1992

Deux séminaires sur mesure sont offerts à la demande de la municipalité, concernant la mise en valeur culturelle et patrimoniale d'Hébertville. C'est à partir de cette formation avancée que la municipalité décide par voie de résolution de mettre en place le concept muséologique des murales, portant sur le patrimoine «vivant» de quatre périodes historiques distinctes.

Été 1992

L'agence réceptive reçoit plus de cent autobus de touristes étrangers et l'Auberge de la Lucarne progresse toujours. L'économie des deux TPE se consolide par la croissance de la clientèle.

1993 (dans un avenir immédiat)

La municipalité prévoit la réalisation d'une à trois murales peintes sur la quinzaine ultimement envisagées.

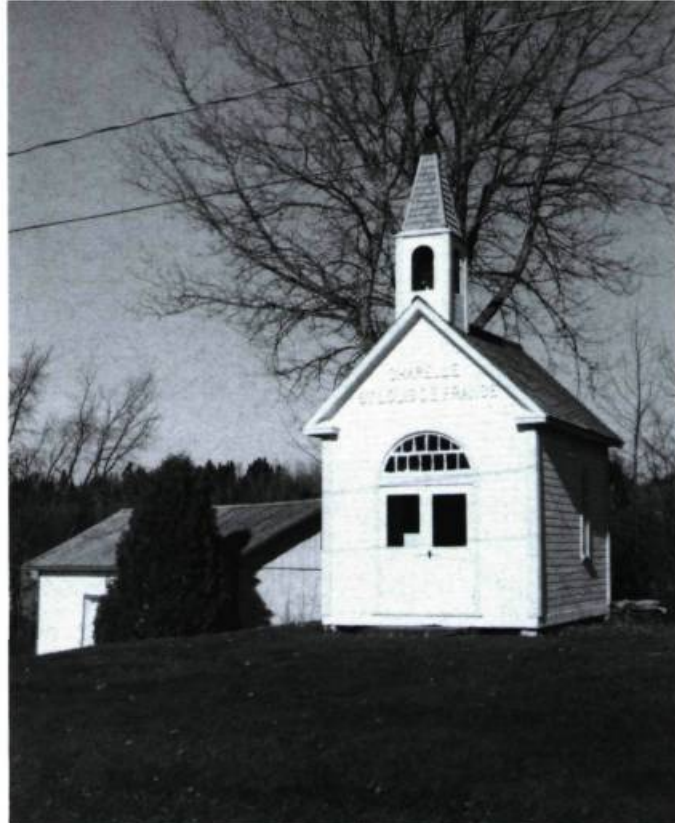


Ce petit bâtiment difficile à dater, mais qui remonte à la fin du XIX^e siècle-début du XX^e, était en fait unique et rare à la fois. Il s'agissait d'une des premières banques du Lac-Saint-Jean. Appartenant au patrimoine commercial, il fut malheureusement saccagé et détruit en 1991 au cours d'une nuit.

Photo: Jean Désy.

La dernière école de rang, datant de 1915, dans le rang Saint-Isidore. En 1881, Hébertville et sa campagne environnante comptaient déjà dix petites écoles de ce type. Il n'en reste qu'une qui, de guingois, sert maintenant de hangar fourre-tout. Ce bâtiment rappelle que dès 1862, Mlle Caroline Deschesne, première maîtresse, enseignait déjà à un salaire de 80 \$ par année aux enfants du village.

Photo: Jean Désy.



La chapelle Saint-Louis-de-France possède une histoire «inversée». On l'a construite par le haut, car au début, c'est Severin Bolduc qui, ayant sculpté un Christ en 1877, lui avait fait un toit pour le préserver des intempéries. Certains disent aussi que les formes évocatrices du supplicé originent du modèle dont il s'était servi et qui était nulle autre que sa femme!

Photo: Jean Désy.

cette façon, constituant au préalable le produit patrimonial «vivant» du village à l'aide d'une quinzaine de murales géantes. Ces dernières constituent à la fois un produit muséologique et touristique pouvant susciter un intérêt culturel original et un développement économique local.

CONCLUSION

Comme nous l'avons déjà précisé, le patrimoine vivant est ce qui suscite le plus d'intérêt et d'émotion, à la fois chez le visité et chez le visiteur. Il est tout aussi passionnant pour l'ethnologue que pour le touriste, car il représente directement la vie au présent-passé. Ni l'un ni l'autre n'a ainsi besoin d'extrapoler et d'élaborer des hypothèses complexes pour savoir comment on vivait à une époque donnée. L'accès à la mémoire du monde est en somme «branchée en direct».

Devant cet état de fait indéniable, on peut se demander si l'approche muséale actuelle ne devrait pas être dirigée vers un ensemble de moyens favorisant les repré-

sentations vivantes extérieures plutôt qu'architecturales et intérieures. En d'autres mots, devrait-on continuer à investir la quasi-totalité des ressources financières disponibles dans la fabrication ou la réfection de bâtiments et l'exposition d'artefacts, ou encore réserver une somme substantielle dans chaque projet pour la mise en valeur du vivant? Poser la question en revient à y répondre, car l'homme – être grégaire par excellence – aime par-dessus tout rencontrer ses semblables au sein d'époques révolues, de celles d'aujourd'hui et, pourquoi pas... dans les temps à venir!

Ce dernier point qui commence à émerger revêt à lui seul une grande importance. Ne sommes-nous pas, en ce moment même, en train de

constituer les éléments d'un étrange «patrimoine du futur» en bâtissant les nouveaux complexes mi-artificiels mi-naturels, tels Biosphère II aux États-Unis ou le Biodôme à Montréal?

1. Où la présence de l'homme a été évacuée et remplacée seulement par celle de l'animateur ou du guide.
2. Cette déportation humaine au nom d'une nature «pure» et sans homme peut être observée encore aujourd'hui, entre autres sur l'île Bonaventure. Il s'agit là d'une pratique de plus en plus contestée dans le monde et aussi d'une atteinte à l'écologie humaine.
3. Vides de vie quotidienne ancestrale ou moderne, sauf celle qui se rattache aux visiteurs de passage et à leurs accompagnateurs.
4. Ces murales sont peintes directement sur les murs ou encore rapportées à même le mur, ce qui est davantage souhaitable.
5. Mentionnons, entre autres, le succès qu'ont obtenu le camp de bûcherons, la coupe d'un séquoia géant, les malades de l'hôpital, le premier natif et l'école primaire.
6. L'UNESCO reconnaît dorénavant huit sites «peints» comme faisant partie du patrimoine mondial.

7. L'étude du bio-comportement et des programmes comportementaux chez l'homme et l'animal.
8. Le projet d'Hébertville a dû faire appel à des dizaines de référentiels et à plusieurs centaines de facteurs déterminants avant d'être conçu.
9. À cet effet, plusieurs régions auraient sans doute avantage à développer une démarche culturelle non concurrentielle avec celle des villes, et à se servir de ces domaines pour agir et créer des œuvres originales à leur mesure.
10. Nombreuses sont les localités où les régions qui croient que seule la publicité attire le touriste, alors qu'il s'agit le plus souvent de reconstituer ou de fabriquer le produit avant toute mise en marché.
11. Le quadrilatère aux murales n'est pas identique au circuit patrimonial. Il est plus contraint et performant pour le visiteur.
12. Chacun d'eux doit être calculé de façon précise, afin que le visiteur «rebondisse» d'une murale à une autre sans rupture d'intérêt.
13. PCL: Planification, conception et localisation du produit récréo-touristique sur une base perceptuelle, cognitive et locomotrice. Technologie performante mise au point par le concepteur Jean-Claude Jay-Rayon.
14. TPE: Très petite entreprise récréo-touristique à but non lucratif.

POUR EN SAVOIR PLUS

District Chamber of Commerce (1992). *Circuit patrimonial et prospectus touristique / Home of the Historical Murals*, Athens, Ontario, 2 p.

Bergeron et Gagnon inc. (1992). *Mise en valeur du patrimoine hébertvillois*, rapport final, Québec, Bergeron et Gagnon inc., 95 p.

Chemainus Festival of Murals (1981). *Chemainus, a Celebration of Canadian Heritage. The Little Town that did!*, Chemainus, Colombie-Britannique, 72 p.

Fortin, Annette (s. d.). *Beaux souvenirs d'Hébertville*, 285 p.

Hébert, Pierre-Maurice (1988). *Le curé Hébert: un siècle d'histoire, 1880-1888*, tome I, Montréal, Éditions de l'Écho, 405 p.

Jay-Rayon, Jean-Claude et collaborateurs étudiants (1990). *Planification, conception et localisation (PCL) du produit récréo-touristique d'Hébertville*, Université Laval, A.T.D.R., porte-folio carto-photographique et document écrit, 62 p.

Laplanche, Marc et Louise Trotter (1988). *Concept d'interprétation du patrimoine de la ville de Québec: les dimensions touristiques*, Québec, Cultura, bureau d'étude inc., 41 p.

Olmert, Michael (1985). *Official Guide to Colonial Williamsburg*, 155 p.

Ministère des Affaires culturelles du Québec (1992). *La politique culturelle du Québec*, Québec, MACQ, 109 p.

Ministère du Tourisme (1992). *Des saisons et des gens*, énoncé de politique et plan d'action en matière de tourisme, Québec, ministère du Tourisme, 96 p.

Simard, Cyril (1989). *Écomuséologie, comment rentabiliser une entreprise culturelle*, Montréal, Centre éducatif culturel inc., 170 p.

UNESCO (1992). *L'art rupestre préhistorique, le patrimoine de l'humanité*, Bords francophonie, 32 p.

Jean-Claude Jay-Rayon

Concepteur environnemental du projet ainsi que chercheur et maître de conférence. Il a écrit entre autres sur les relations culture-nature et économie-écologie.

Brigitte Morneau

Récréologue associée au sein de la firme Écart-Tangram et se spécialise dans la mise en valeur touristique d'environnements naturels et culturels.



LE PETIT QUARTIER
ALIMENTATION • BOÛTIQUES • SERVICES DE SANTÉ

LE COEUR D'UN
GRAND QUARTIER!

LA
GRANDE
FÊTE
DU PETIT
QUARTIER

1191, rue Cartier